

CHAPITRE PREMIER

La fin de leur vie

« C'est fini, dit-elle à voix basse, et si je peux être prête avant le matin, il n'y aura pas un jour ni une nuit de plus. »

Elle était seule dans sa chambre, sans personne pour remarquer la pâleur livide de son visage ovale, ni le plissement méprisant de ses narines frémissantes, ni l'éclat sec de ses yeux brillants. Et pendant qu'elle se tenait là, un pas lourd se fit bruyamment entendre dans l'escalier et une double porte claqua au rez-de-chaussée de la maison.

C'était une petite maison londonienne composée de cinq étages, en comptant la cave et le grenier, chaque palier desservant deux pièces, comme la plupart des petites maisons de Londres. Cependant, cette maison-là venait d'être le théâtre d'un drame ordinaire de la vie, sur lequel le rideau se baissait en cet instant. Les acteurs de ce drame étaient au nombre de deux, bien que l'on chuchotât le nom d'une troisième personne.

Avant d'avoir pris la désastreuse décision qui lui avait donné ce nom, Rachel Minchin était une jeune fille australienne dont le charme apparent n'avait d'égal que la pauvreté absolue. Elle était née à Heidelberg, près de Melbourne, de parents anglais plus affectueux que pratiques, qui ne tardèrent pas à la laisser lutter seule pour sa survie, sans autres armes que la beauté de son visage, une nature douce et tout l'orgueil d'une héritière. Rachel possédait également une voix superbe, mais elle ne lui suffisait pas pour vivre. Ainsi, à l'âge de vingt ans, elle se retrouva institutrice dans la brousse, où les femmes se font aussi rares que l'eau, mais où l'homme de ses rêves était absent. Quelques années plus tard, elle obtint son passage pour l'Angleterre en devenant dame de compagnie. C'est à bord du navire que devait se fixer sa destinée.

Mr. Minchin était arrivé à l'apogée de sa carrière dans l'hémisphère Sud, dans lequel il était né, et avait fait fortune à l'âge de quarante ans. Néanmoins, il voyageait beaucoup sans être pour autant un nomade du bush. Très au courant de l'industrie minière, il connaissait la vie en Afrique du Sud aussi bien qu'en Australie-Occidentale, mais il voulait, comme tout riche gentleman, découvrir la vie en Europe. L'idée de prendre femme n'était en aucun cas dans son projet de voyage européen. De son côté, un mari était la dernière chose que désirait Rachel. Mais un long voyage en mer, joint à un travail fort désagréable et à la galanterie persévérante d'un bel homme du monde, amusant et sûr de lui, formèrent une combinaison qui se révéla aussi fatale pour l'inexpérience de Rachel que l'était le mélange de pauvreté, de fierté et de beauté de la jeune femme pour Alexander Minchin. Ils se marièrent sans cérémonie le jour même de leur arrivée en Angleterre, où tous deux ne se connaissaient ni parents ni amis. Au commencement, cela importait peu : leur seul désir était de visiter l'Europe et de se distraire, et ils n'avaient besoin de personne pour cela. La mariée se consacra entièrement à ces activités, dans une sorte de désespoir, comme elle se rendait compte qu'elle ne tirerait de son mariage que des bénéfices matériels.

Dans la vie des grandes villes, Alexander Minchin ne resta pas l'homme désœuvré et toujours de bonne humeur que Rachel avait contemplé avec un intérêt croissant pendant la traversée. Nous passerons sur les détails, mais un jour il pariait, un autre il buvait ; et au fond de ses verres, chacune de ses vertus s'envolait. La fierté de Rachel n'arrangeait pas les choses ; elle n'était que trop prête au ressentiment. Elle en était cependant consciente et pardonnait plus volontiers car, au bout du compte, elle avait souvent une part de responsabilité. Des querelles d'une amertume infinie aboutissaient à des raccommodements, et l'issue se trouvait indéfiniment retardée.

Entre-temps, fatigué des voyages, appauvri par les prodigalités du mari, le malheureux ménage revint à Londres, où une spéculation avantageuse sur des valeurs minières fit découvrir à Minchin un jeu plus exaltant qu'il n'en avait jamais connu. L'homme était pris dans l'engrenage. Il pensait faire fortune avec un peu d'argent liquide et une connaissance particulière du domaine. Il loua pour l'occasion une maison meublée dans un quartier modeste, et ce fut là que les querelles continuèrent jusqu'à leur apogée, où commence notre récit.

« Pas un jour de plus, déclara Rachel, ni une nuit... si je peux être prête avant le matin ! »

Femme de tête, Mrs. Minchin ne tarda pas à mettre ses paroles à exécution. Le bruit causé par les portes du rez-de-chaussée qu'on venait de fermer violemment s'était à peine tu qu'on entendit un vacarme à l'étage : c'était Rachel qui remuait sa malle vide dans l'escalier le plus étroit, celui du dernier étage. Une de ses bonnes entrouvrit la porte.

« Je suis désolée de vous avoir dérangée... dit sa maîtresse, les marches sont si étroites. Non merci, je n'ai pas besoin de votre aide », et jusqu'au moment où elles s'endormirent, les bonnes l'entendirent s'activer.

Ce n'était pas une tâche légère que Rachel s'était imposée là. Elle voulait retourner en Australie par le premier paquebot et il était nécessaire que sa malle fût prête cette nuit-là. Sa résolution ne faisait que se fortifier à mesure que se calmait son esprit. Plus tôt elle partirait, moins d'opposition elle rencontrerait ; si elle venait à tarder, l'insensibilité passagère dont faisait preuve son mari lorsqu'il se transformait en brute ferait place à la tyrannie de l'homme dans son état normal. Elle partirait malgré tout ; elle ne resterait pas un jour de plus, bien qu'il ne fût aucun doute qu'elle allait voir poindre l'aurore de ce jour de septembre. Elle ne voulait cependant pas fuir les mains vides, ni même paraître fuir du tout ; elle partait délibérément, emportant la malle qui contiendrait tout ce dont elle aurait besoin pour son voyage. Le choix n'était pas facile à faire. Dans ses bons jours, le monstre s'était montré assez généreux, et plus d'une fois Rachel sortit de ses tiroirs ou de son armoire des objets qu'elle gardait quelques instants dans les mains, tandis que le souvenir de leur achat et des premières joies de leur possession, elle qui avait si peu possédé dans sa vie, lui revenait à l'esprit avec une certaine émotion.

Sa résolution n'en restait pas moins inébranlable. Il pouvait lui en coûter de reprendre les cadeaux qu'il lui avait offerts, mais c'était là tout ce qu'elle avait reçu de lui : jamais il ne lui avait laissé d'argent ; elle devait quémander chaque penny et se montrer reconnaissante pour chacun. Ce n'était donc pas de sa faute si elle devait vendre ses bagues pour payer la traversée. Cependant, cette nécessité la contrariait ; cela touchait son honneur, sans parler de sa fierté, et après un instant d'hésitation inattendu, Rachel se décida tout à coup à exposer son embarras à son mari et à faire directement appel à sa générosité capricieuse, dont elle se souvint qu'elle faisait partie des qualités indéniables qui le rachetaient à ses yeux. Il était vrai qu'il lui avait permis chaleureusement de partir à l'autre bout du monde, et il était fort probable qu'il lui offrirait de tracer son propre chemin. Elle ressentit cependant le besoin de tout lui dire sans tarder.

Elle regarda sa montre — qui, elle au moins, avait appartenu à sa mère — et vit qu'il était déjà une heure du matin. Mais Alexander Minchin veillait tard ; sa jeune femme l'avait appris à ses dépens. Ce soir-là, bien qu'il lui eût précisé l'endroit où il irait dormir, elle ne l'avait pas entendu monter. Dans la plupart de ces maisons, cette pièce aurait été l'arrière-salon, et Rachel y jeta un coup d'œil en descendant : il n'y avait personne, le lit n'avait pas été fait ni les rideaux tirés. Rachel voulut remédier à cela, puis elle hésita et remonta finalement chercher des draps propres. La manière dont Mrs. Minchin préparait le lit, obéissant non pas à un amour rémanent pour son mari, mais à un sentiment de devoir et à un intérêt pour son confort, montrait l'épouse attentive et dévouée qu'elle aurait pu être.

Lui ne l'entendit pas, même si les escaliers craquaient à cette heure de la nuit, ou du moins s'il l'entendit il n'en donna aucun signe. Rachel, tout en descendant au rez-de-chaussée, ressentit un profond découragement : elle aurait préféré le voir en colère. Cependant, peu de sons arrivaient à atteindre le petit cabinet à l'arrière de la salle à manger, car l'ancienne locataire était la veuve d'un éminent professeur récemment décédé, et ce dernier y avait installé deux portes pour préserver son calme. Un bruit alarmant résonna lorsqu'elle ouvrit la première porte recouverte de feutrine bordeaux, mais alors qu'elle attendait, rien ne bougea à l'intérieur. Minchin ne parut pas troublé de l'entrée inattendue de sa femme qui, au premier coup d'œil, comprit la cause de cette attitude. Dans le fauteuil du professeur était assis son indigne successeur, le menton baissé, un journal sur les genoux, une carafe de vin vide à ses côtés. Le fond du verre près de la bouteille n'était pas vide... il avait perdu connaissance avant d'avoir fini. Certains éléments indiquaient même qu'il avait dû prendre quelques précautions en vue de son sommeil, car l'abat-jour de la lampe électrique qu'il utilisait pour lire était abaissé comme un chapeau rabattu sur les yeux.

Rachel fut prise de pitié en le voyant tout disposé à passer la nuit sur sa chaise, mais la présence révélatrice de la carafe lui enleva tout remords. Elle l'avait elle-même remplie dans la soirée en vue du retour de son mari après une mystérieuse et longue absence. Maintenant elle comprenait tout, et son visage s'assombrit tandis qu'elle se rappelait son explication comme une insulte inconcevable. Non, elle ne resterait pas une minute de plus ! Quant à lui, il dormirait sans doute là jusqu'au lendemain, comme cela lui était déjà arrivé ; cette fois-ci le plus longtemps serait le mieux.

Envahie par une répulsion instinctive, elle recula jusqu'au vestibule étroit où elle resta pâle et tremblante, son dégoût ne faisant que s'accroître tandis qu'elle regardait cette silhouette ombrée, cette forme inanimée assise dans le fauteuil. Rachel n'aurait pu décrire l'intensité de ses émotions ; elle était comme prise d'une nausée qui l'empêcha pendant quelques instants de reculer d'un pas et de refermer les deux portes aussi silencieusement que lorsqu'elle les avait ouvertes, après avoir, comme à l'ordinaire, éteint la lumière. Une autre lampe brillait toujours dans le vestibule, et de nouveau par habitude, Rachel l'éteignit avant de remonter les escaliers. Peu après, elle se tenait épouvantée dans l'obscurité.

Elle venait d'entendre un son métallique très léger, qui ne provenait pas du cabinet mais du côté de la boîte aux lettres de la porte d'entrée. Comme l'ouverture avait perdu son ressort, il était possible que le vent eût fait jouer la plaque, et bien que le bruit ne se répât pas, Rachel se persuada qu'il s'agissait bien du vent. Elle monta l'escalier en proie à la plus vive agitation, honteuse et angoissée. Elle sentait son énergie l'abandonner et pourtant elle en avait tant besoin ! Il ne fallait à aucun prix qu'elle lui fit défaut en ce moment. Comme pour se calmer, elle ouvrit la fenêtre du palier et passa quelques instants à contempler la nuit fraîche et étoilée. Le champ de vision était pourtant fort restreint. Par devant et de tous côtés, les façades arrière cachaient la moitié des étoiles, formant, avec celle de sa propre maison et de ses voisines, une sorte de square privé. De misérables jardins faiblement éclairés se montraient à travers la continuité irrégulière des murs sombres, avec çà et là un bel arbre aux teintes automnales. Rachel, cependant, ne regardait ni les jardins ni les étoiles qui les illuminaient doucement. Une unique lampe brillait toute la nuit à une unique fenêtre en face ; c'était la seule lumière terrestre que Rachel pût voir, c'était la seule de la terre ou du ciel qu'elle regardât. Elle la contempla avec reconnaissance et détourna les yeux, murmurant une prière.

Enfin la malle fut prête et aussitôt descendue, dans un effort qui dévasta tous les muscles de Rachel et la laissa étourdie et vacillante. Cependant, elle ne devait pas avoir fait tant de bruit, car toujours aucun signe n'émanait du cabinet. Elle s'arrêta quelques secondes à peine pour reprendre son souffle, puis ferma doucement la porte à clef derrière elle et sentit enfin l'air de la nuit.

À pareille heure les voitures étaient rares ; seuls les balayeurs se promenaient aussi tôt et Rachel dut marcher jusqu'au lever du soleil avant d'apercevoir un cab solitaire. C'est alors qu'elle fit une chose des plus étranges : au lieu d'aller chercher directement sa malle quand ils approchèrent de sa demeure, elle indiqua au cocher une nouvelle direction et se fit conduire devant une maison toute proche, à la fenêtre de laquelle était suspendu un écriteau.

Une femme répondit à son coup de sonnette avec une rapidité étonnante, et une figure tout d'abord furieuse, puis irritée, apparut au regard de Mrs. Minchin.

« Vous n'êtes pas venue ! s'écria la femme avec amertume.

— Je n'ai pas pu, répliqua froidement Rachel. Eh bien ? »

Ces deux derniers mots furent prononcés dans un murmure.

« Il vit encore, répondit la femme à la porte.

— Est-ce tout ? demanda Rachel, un sanglot dans la voix.

— C'est tout ce que je puis dire jusqu'à l'arrivée du docteur.

— Enfin il a passé la nuit, soupira Rachel avec émotion. J'ai pu apercevoir la lumière de sa chambre d'heure en heure. Je n'ai pas pu venir. L'avez-vous veillé toute la nuit ?

— Toute la nuit, dit la femme avec une sévérité non dissimulée dans ses yeux rouges et fixes. Je ne l'ai jamais quitté et je n'ai pas fermé l'œil.

— J'en suis désolée ! sanglota Rachel, trop affligée pour céder de nouveau à l'indignation. Mais je n'y suis pour rien, continua-t-elle, vraiment je ne pouvais pas. Nous... je vais partir à l'étranger... très rapidement. Pauvre Mr. Severino ! J'aurais été bien heureuse de lui rendre service ! Mais il faut que vous

lui trouviez une infirmière professionnelle, et quand il reviendra à la santé — et quelque chose me dit que cela arrivera — vous pourrez lui dire... »

Rachel hésita et les yeux rougis de la femme lurent dans les siens.

« Dites-lui que je fais les vœux les plus sincères pour son rétablissement ! dit-elle enfin. Qu'il se rétablisse en tout ! Je pars pour toujours, dites-le à Mr. Severino. Mais, comme je n'ai pas été capable de le faire, il vaut mieux ne pas lui parler de l'intention que j'avais eue de le soigner ; ne lui dites même pas que je suis venue prendre de ses nouvelles. »

C'était là le dernier message adressé à ce jeune homme que la calomnie donnait comme amant à Rachel Minchin ; c'était aussi un adieu définitif sous un autre aspect, dont la suite de notre récit montrera toute l'importance et le caractère public. À peine une ou deux minutes plus tard, Rachel se retrouva pour la dernière fois sur le perron de sa maison, tournant doucement et délicatement la clef dans la serrure, tandis que les oiseaux faisaient entendre leur chant du matin dans les bosquets voisins et que le soleil matinal faisait reluire le marteau de la porte et le cuivre de la boîte aux lettres. Un instant plus tard, la porte s'ouvrit en grand pour laisser apparaître un officier de police qui semblait emplir l'étroit vestibule à lui tout seul, accompagné d'un constable. Plus loin, sur les marches de l'escalier, se tenaient les deux servantes. Sans autre préambule, on fit voir à Mrs. Minchin son mari assis dans le fauteuil du professeur, tel qu'elle l'avait laissé à l'exception de ses pieds à présent étendus l'un sur l'autre, la mort ayant déjà fait son œuvre sous l'intense lumière septentrionale qui emplissait la pièce.

La jeune veuve regarda le mort tandis que quatre paires d'yeux l'observaient avec la plus grande attention ; mais il n'y avait apparemment rien à saisir sur son profil tendu, sur ses joues blanches et sur ses lèvres muettes. Pas un cri ne lui avait échappé. Elle avait franchi le seuil du cabinet et s'était arrêtée au milieu du tapis usé ; sa silhouette se dégageait nettement sur la tonalité sombre des objets qui l'entouraient. Son corps restait immobile sans paraître chercher un appui ; elle ne posait aucune question, implicite ou explicite. Dans ces moments de vive surprise, l'élément le plus surprenant est bien souvent la manière dont nous recevons le choc. Un détachement soudain et complet, l'absence de toute réaction normale, nous rend quelquefois conscients de notre échec à ressentir ce que nous voudrions ou ce que nous devrions ressentir. Ce fut exactement le comportement de Rachel Minchin lors des premiers instants de sa tragique libération. Ainsi Dieu lui-même avait brisé le lien formé devant l'autel ! C'était là l'homme qu'elle avait épousé par amour, et elle restait figée, contemplant son cadavre sans émotion ! Elle ne tarda cependant pas à réfléchir aux conséquences de l'événement, et un frisson la parcourut, frisson que remarquèrent les quatre personnes qui la surveillaient de la porte. Son mari était donc déjà mort quand elle était descendue et qu'elle l'avait trouvé assis dans l'ombre ; elle avait mal jugé le mort, sinon le vivant. La pose de la tête n'avait point changé : le menton penché sur la poitrine, la bouche fermée, aussi naturellement que s'il dormait. Il n'y avait pas lieu de s'étonner que sa femme eût pu s'y tromper ; et pourtant il avait un aspect qui ne lui était pas habituel, un je-ne-sais-quoi de noble et de négligent qu'il n'avait jamais eu de son vivant. Aussi Rachel se demanda comment elle n'avait pas tout de suite remarqué cette dignité, cette distinction, totalement étrangère à son mari tel qu'elle avait appris à le connaître, et qui, même au plus noble de tous, n'était accessible que dans la mort. Son regard se porta vers le ciel qui lui apparaissait par le panneau supérieur de la fenêtre ; les larmes lui montèrent enfin aux yeux. Mais quand ces dernières commencèrent à couler, elle se sentit pénétrée d'une horreur soudaine ; la lumière se faisait en elle.

Un carreau de la fenêtre était brisé, une tache d'encre s'étendait sur le bureau placé près de la fenêtre, et s'était coagulée avec le sang qu'elle voyait à présent baigner le cadavre, tandis que le journal gisait à terre, brûlé comme un toast, lui révélant ce qu'elle n'avait pas vu auparavant.

« Assassiné ! murmura Rachel rompant son long silence d'une exclamation. Tué par des voleurs ! »

Les agents de police échangèrent un rapide coup d'œil.

« Il le semble bien ! déclara celui qui avait ouvert la porte. Je l'admets. »

Le ton de sa voix était d'une sécheresse superflue, mais Rachel ne s'en aperçut pas, pas plus qu'elle ne vit les têtes des curieux qui s'amassaient à l'entrée de la porte.

« Comment en douteriez-vous ? cria-t-elle, montrant la vitre brisée et l'encrier renversé. Croiriez-vous à un suicide ? »

Son horreur augmenta à cette pensée, plus pénible pour elle que toute autre. Le constable secoua la tête.

« Nous aurions trouvé l'arme, ce qui n'est pas le cas, dit-il. Mais on lui a bien tiré dessus, et en plein cœur.

— Qui d'autre dans ce cas, à part des voleurs ?

— C'est tout ce que nous voulons découvrir », dit l'officier de police. Rachel ne fit pas attention au ton de cette phrase, car elle se penchait à présent sur le cadavre, ses mains blanches serrées et son visage livide exprimant une véritable angoisse.

« Voyez ! voyez ! cria-t-elle, leur faisant signe d'approcher. Il avait sur lui sa montre hier au soir, je puis vous l'assurer, et elle n'y est plus !

— Vous êtes sûre qu'il la portait ? demanda le constable tout en s'approchant.

— Absolument certaine !

— S'il en est ainsi et qu'on ne puisse pas la retrouver, ce sera un élément en votre faveur. »

Rachel se redressa, ses yeux mouillés agrandis d'une véritable stupeur.

« En ma faveur ? s'écria-t-elle. Ayez donc la bonté de vous expliquer. »

Les deux policiers s'étaient placés de manière à l'encadrer.

« Eh bien, répondit celui qui avait déjà pris la parole, tout d'abord la façon dont cette vitre a été brisée ne me convient pas : en la regardant vous verrez ce que je veux dire. Les éclats de verre sont à l'extérieur, sur le rebord. Mais ce n'est pas tout, madame ; et, comme vous avez un fiacre avec vous, le mieux à faire est de vous conduire au poste avant qu'il n'arrive encore plus de foule. »